

bonne idée des vertus et de la reconnoissance de ce peuple , est l'attachement qu'ils conservent pour les François. Un homme de cette nation peut voyager en sûreté , sans armes , du Canada aux Illinois. Les sauvages distinguent à son air , à sa peau , à son langage , à quelle nation il appartient , et ils le fétent comme un frère. Mais s'il se trouve avec des Américains , ils le traitent avec la même cruauté ; car il détestent les Américains.

Cette antipathie , qui paroît presque indéracinable , empêche d'espérer que jamais il subsiste une harmonie durable entre les deux peuples. Cependant le congrès prend les précautions les plus sages , pour arrêter désormais les querelles et les guerres. Aucun particulier , aucun état ne peut plus acheter de terres. On a porté des lois , pour punir sévèrement les Américains qui chasseroient sur les terres des Indiens. On a conclu différens traités avec les tribus indiennes , les plus nombreuses et les plus respectables. Telle est celle des Creeks , commandés par le fameux Mac Gillivray. Le congrès , Washington à sa tête , s'est engagé à leur payer un subside annuel de 1500 piastres pour les

dédommager de ce qu'ils perdent par la nouvelle fixation des limites ; et ce qui vous fera plus de plaisir , le congrès s'engage , pour favoriser la culture parmi eux , à leur fournir gratuitement des grains , des bestiaux , des instrumens de culture , et des commissaires pour les instruire.

On espère que de pareilles mesures amèneront insensiblement les sauvages à la paix , plutôt qu'à la civilisation européenne ; car bien des exemples découragent de la tenter. On a vu des Indiens , enlevés dès le bas âge , mis au collège , élevés jusqu'à l'âge de vingt ans , mettre bas le costume européen , à la première visite qu'ils faisoient à leur parens , et adopter leur vie indépendante , malgré toutes les instances.

Mais en déployant les dispositions les plus pacifiques , le congrès n'a pas manqué de prendre de sages précautions pour arrêter les incursions des sauvages. Ainsi , le fort Franklin défend les frontières de la Pensylvanie ; l'Ohio est garni de forts ; le fort Harmar à la bouche du Muskingum , le fort Steuben , aux chutes de l'Ohio , le poste Vincennes , sur la Wabash , etc. tous ces forts sont garnis de troupes très-bien entretenues.

Elles sont composées de jeunes gens de bonne volonté qui s'enrôlent pour trois ans, et qui, au bout de ce temps, s'établissent dans le pays sur des terres qu'on leur donne, ensorte qu'ils en garantissent la sureté, en même temps qu'ils contribuent à sa prospérité.

La révolution qui s'est opérée dans le gouvernement d'Amérique sera sans doute utile aux sauvages ; car ce gouvernement tend essentiellement à la paix. Mais une nombreuse population devant aussi en être le résultat rapide, il s'ensuivra de deux choses l'une : ou les sauvages se fondront par la civilisation parmi les Américains ; ou mille causes anéantiront promptement leur génération.

On ne doit donc point craindre que la terreur des sauvages arrête l'ardeur des Américains, qui se précipitent en foule vers le midi. Ils espèrent tous que la navigation du Mississipi, devenue libre, leur ouvrira les plus vastes marchés pour les denrées nécessaires aux colonies, dont ils regorgent. Les Espagnols accorderont-ils cette navigation ? La leur enlèvera-t-on ? Tel est le problème à résoudre. On négocie, mais depuis quatre ans la négociation traîne en longueur. On soupçonne

soupçonne certains états qui craignent une désertion générale, de s'y opposer et de concerter avec les Espagnols. C'est ce concert qui a fait naître la proposition de fermer la navigation du Mississipi, pendant vingt-cinq ans, à condition que les Américains auront un commerce libre avec l'Espagne. La Virginie et le Maryland, quoiqu'ayant plus à craindre de la concurrence de l'ouest, se sont opposés à cette proposition, comme dérogame à l'honneur des États-Unis, et la majorité des états a adopté ce sentiment.

L'espèce de défiance que les habitans de l'ouest montrent sur les desseins secrets du congrès et des États-Unis, fait croire à plusieurs personnes que l'union ne régnera pas long-temps entre eux, qu'il y aura une scission ; ils le croient d'autant plus probable, que les Anglois du Canada pratiquent déjà les habitans de l'ouest pour se lier avec eux.

Mais une foule de raisons me déterminent à croire que l'harmonie subsistera toujours entre eux. La plus grande partie des propriétés de l'ouest est entre les mains des habitans de l'est. Les émigrations qui se font sans cesse, d'un pays à l'autre, rafraîchissent perpétuellement les liaisons ; et enfin, comme

il est de l'intérêt des Américains de l'est et de l'ouest, de s'ouvrir un grand commerce avec l'Amérique méridionale, de franchir les bords du Mississipi, ils resteront et doivent rester unis pour effectuer ce projet.

Les habitans de l'ouest son convaincus que cette navigation ne peut être long-temps fermée. Ils sont déterminés à l'obtenir, de gré ou de force: dussent-ils prêcher une croisade, ils l'emporteroient. Le congrès même ne pourra tempérer cette ardeur. Des Américains qui ont secoué le joug, qui sont maîtres de l'Ohio et du Mississipi, ne peuvent concevoir l'insolence d'une poignée d'*Hidalgos* qui veulent contester la liberté des fleuves et des mers, à quatre-vingt mille Américains. Ces idées, qui fermentent dans toutes les têtes, les gains énormes faits par ceux qui introduisent leurs denrées par contrebande ou avec des passe-ports, à la nouvelle Orléans (1) et dans les établissemens

(1) Le major Dohm, qui y faisoit le commerce en 1788, me disoit que le tabac s'y vendoit 10 piastres le quintal, et il n'en coûte que 3 ou 4 en Virginie; l'indigo, une piastre la livre; le beurre une demi-piastre. Il calculoit qu'une cargaison de 6000 piastres en rendoit plus de 30,000. Observez que presque tout le commerce se fait en argent. C'est un

voisins, attirent de ce côté une foule d'émigrans. Une querelle suffit pour enflammer les esprits, et si jamais les Américains marchent vers la nouvelle Orléans, elle tombe sous leur puissance.

L'Espagne craint ce moment et cherche à le reculer; il ne peut pas être loin. Elle devroit ouvrir le Mississipi, et la nouvelle Orléans deviendrait un entrepôt lucratif des productions des colonies et de celles du nord. Elle ne le fera pas; la politique étroite et superstitieuse qui la dirige, s'y oppose. Elle craint sur-tout la communication de ces opinions d'indépendance, que les Américains portent par-tout, et que leurs succès préchent efficacement. Mais cette communication même est déjà ouverte par un projet bien mesquin, que l'Espagne a imaginé, pour arrêter le caractère entreprenant des Américains libres. Elle les attire par des encouragemens sur le bord occidental (1) du Mississipi, dans la Louisiane, en octroyant à ceux

fait certain que le gouvernement espagnol envoie tous les ans, de la Havanne à la nouvelle Orléans, un million de piastres, qui sert à payer les dépenses du gouvernement. La plus grande partie passe aux Américains.

(1) Cet établissement est formé par le colonel Morgan.

qui s'y établissent, le privilège exclusif du commerce de la nouvelle Orléans. Cette colonie sera l'entrepôt de la contrebande la plus active et la plus heureuse; c'est le premier fondement de la conquête de la Louisiane, et de la civilisation pacifique du Mexique et du Pérou.

Comme il est à désirer pour le bonheur du genre humain qu'elle s'opère promptement! Jugez, par les faits suivans, et de sa nécessité, et de sa possibilité et des avantages immenses qui en résulteroient pour l'univers entier. Car les hommes qui sèment et qui peuplent ici, augmentent la population et la prospérité des nations manufacturières de l'Europe.

Les habitans françois des cinq villages des Illinois foulent avec dédain le plus riche sol de l'univers. Les François et les Espagnols établis chez les Natchés, sur le terrain le plus propre à toute espèce de culture, n'ont pas, depuis un siècle, défriché un arpent; tandis que les Américains qui s'y sont établis récemment, ont aujourd'hui plus de trois mille fermes, de quatre cents arpens chacune, lesquelles fournissent la majeure partie des consommations de la Nouvelle-Orléans. O liberté! liberté! Quel est ton empire! Tu crées l'industrie, qui vivifie ce qui étoit mort.

A quelque distance du Mississipi, et sur des branches navigables de ce fleuve, les Natchicotchés, les Apalouses, les Atacapas languissent, sans s'augmenter, au centre d'une plaine de 150 milles de profondeur, sur 600 milles de front; plaine entrecoupée de prairies naturelles fort étendues, de forêts et de terres labourables, dont la richesse égale ce qu'il y a de plus fertile sur le globe. Transportez dans ces vallées délicieuses, ou l'infatigable habitant du Massachusett, ou le quaker sobre et régulier, quelles richesses immenses ils tireront du sein de cette terre fertile! richesses qui, se versant ensuite sur le reste de la terre, rendront moins chères les denrées de première nécessité, augmenteront les travaux, diminueront le nombre des misérables. La paresse et l'ignorance, qui condamnent au néant de si belles contrées, y ensevelissent en même-temps une foule de générations nombreuses.

Je me transporte quelquefois, mon ami, au-delà d'un siècle; mon imagination me peint, non pas des villes (1) à la place de ces

---

(1) Il n'y aura jamais, en Amérique, de grandes villes qui, comme Londres ou Paris, absorberont tout l'argent,

forêts, mais des habitations éparses, et cependant se communiquant depuis le New-Hampshire jusqu'à Quito. J'y vois le bonheur à côté de l'industrie, la beauté parant les filles de la nature, la liberté rendant, avec les mœurs, le gouvernement et les lois presque inutiles, la douce tolérance remplaçant la farouche inquisition; j'y vois un jour de fête, Péruviens, Mexicains, Américains libres, François, s'embrassant comme des frères, maudissant les tyrans, et bénissant le règne de la liberté, qui doit amener par-tout une harmonie universelle. — Mais les mines, les esclaves, que deviendront-ils? — Les mines se fermeront, les esclaves seront les frères de leurs maîtres, et mériteront de l'être, en acquérant leurs connoissances et leurs mœurs. . . . . Mais que faire sans cet or que la cupidité convoite par-tout? — Il ne convient point à un pays libre de l'exploiter, s'il ne peut l'être que par la main des esclaves. Un peuple libre manquera-t-il jamais

---

tous les moyens: d'où résulte qu'ils seront répartis plus également par-tout; que la population sera plus grande et moins aisée à corrompre, l'industrie et le bonheur plus universels.

de signes pour faciliter l'échange de ses denrées? L'or a plus servi au despotisme qu'à la liberté, et la liberté trouvera toujours des agens moins dangereux, pour remplacer l'or. Nos spéculateurs sont loin d'imaginer que deux révolutions se préparent dans le nouveau continent, qui bouleverseront les idées et le commerce de l'ancien; c'est l'ouverture d'un canal de communication entre les deux mers, et l'abandon des mines du Pérou. Pardonnez, mon cher ami, si je ne me livre pas à une foule d'autres résultats qui doivent infailliblement dériver du caractère entreprenant et des opinions des Américains. Voulez-vous les connoître? lisez ce passage de Tristram Shandy; il leur convient.

« La nature, comme une bonne mère, a montré pour tous la même bonté. — Elle a observé tant d'égalité dans la distribution de ses faveurs, qu'elle a mis presque tous les habitans au même niveau; en sorte que vous rencontrez ici peu d'exemples de vaste génie, mais aussi par-tout, chez tous les habitans et dans toutes les classes, vous trouvez bon sens, intelligence, lumières sur ce qui concerne le bonheur domestique et les droits de l'homme. — Chacun a sa part de

cette intelligence, et cela est juste. — Avec nous autres Anglois, le cas est différent; nous sommes tout haut ou tout bas. — Vous êtes un grand génie, ou, cinquante contre un, vous n'êtes qu'un sot. Les extrêmes sont plus communs que le milieu.» — Or, la prospérité générale ne se trouve que dans ce milieu. La servitude est loin, lorsque les lumières sont disseminées par-tout avec cette égalité. Il est difficile que le despotisme se glisse, lorsque tant d'yeux sont ouverts sur lui, lorsque *chacun* a des principes et l'indépendance. Qui a ramené presque par-tout le despotisme? *Ces deux extrêmes*, dont parle *Sterne*: les grands ou les hommes de génie, qui se servent de la populace ignorante, comme d'un instrument, pour écraser le milieu éclairé, mais aristocratique. Ici il n'y a, ni grands, ni génie, ni milieu aristocratique, ni populace.

*Note sur l'établissement du Scioto.*

Je crois devoir réimprimer ici un article que je trouve dans le *moniteur* du 16 avril 1791. — Il confirme ce que j'ai dit de l'établissement du Scioto, pages 424 et 425 de ce second volume. — Il me paroît, d'après ces détails, que l'humanité et la politique exigent qu'on s'occupe de continuer cette émi-

gration qui, je le répète, ne peut qu'être utile et pour la France, et pour les infortunés qu'on y transportera. En sacrifiant quelques centaines de mille livres, on feroit le bonheur de beaucoup de millions d'hommes.

» Les dernières nouvelles que l'on a eues ici de la colonie françoise du Scioto sont des plus satisfaisantes. La compagnie qui est à la tête de cette entreprise a cru devoir faire des sacrifices pour favoriser cet établissement naissant. Elle a commencé par faciliter aux émigrans les moyens de faire le voyage: elle a fait ensuite distribuer sur le lieu même une quantité assez considérable de rations de pain, de viande, d'eau-de-vie et d'autres provisions de ce genre pour que les colons fussent dans le cas d'attendre leur récolte. Elle entretient à ses frais cinquante chasseurs, dont l'unique occupation est de leur procurer du gibier. Enfin, elle a envoyé un grand nombre d'ouvriers américains, pour aider à la coupe des bois et à la construction des maisons.

Aidés par toutes ces ressources, les colons se sont livrés au travail avec la plus grande ardeur; et ils ont déjà lieu de se promettre les plus grands succès. La fécondité de la terre surpasse encore l'idée qu'on leur en avoit fait concevoir. Les végétaux y sont en général de la meilleure qualité. L'érable à sucre y croît dans une telle abondance, que l'on pourra se passer de faire venir cette denrée des Antilles, et qu'il se fait même déjà des spéculations pour en exporter le superflu.

Les colons ont déjà contracté des mariages avec des femmes du Kentuké. La Colonie est composée d'environ sept cents colons qui paroissent tous fort contents de leur sort, à l'exception cependant de ceux qui, ayant un peu de fortune, ont cru qu'ils jouiroient d'un plus grand degré de considération: ceux-là se sont absolument trompés dans leur calcul.

Malgré le luxe de leur table et de leur ameublement, leur maison se trouve déserte, et l'on marque fort peu d'égards. Les laboureurs sont ceux qui jouissent de la plus grande estime, et la considération se mesure en général sur l'utilité de la profession.

Le chef-lieu des établissemens françois est sur la rive septentrionale de l'Ohio, en face de l'embouchure du grand Kanhawa, rivière qui facilite la communication avec la Virginie. Il ne faut pas plus de quinze jours pour s'y rendre de New-York. Le principal de ces établissemens se nomme *Galilipolis*. Un autre déjà commencé s'appellera *Aiglelys*.

Il n'y a point encore de gouvernement proprement dit; mais il est déjà facile de remarquer une tendance générale vers le gouvernement démocratique. En attendant qu'on s'occupe à faire des lois, les colons ont désigné parmi eux quelques personnes en qui ils ont reconnu de la capacité et de la prudence, pour accommoder les différens qui peuvent survenir entre eux.

*Fin du second volume.*



# T A B L E

D E S

SOMMAIRES ET MATIÈRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LETTRE XXI. *Sur l'école des noirs de Philadelphie, et sur les auteurs américains qui ont écrit en leur faveur.* — Preuves de la capacité intellectuelle des noirs. — Etat de l'école des noirs de Philadelphie. — La fondation en est due à *Antoine Lenezet*. — Vie de cet homme bienfaisant. — Anecdotes sur d'autres quakers qui ont prêché en faveur des noirs. — Sur *George Fox*, — *Burling*, — *Sewal - Benjamin Lay*, — *Jean Woolmann*. Page 1.

LETTRE XXII. *Sur les tentatives pour abolir la traite des noirs.* — Résolution du congrès, qui prononce l'incompatibilité de la traite et de l'esclavage, avec les principes de la révolution. — La traite est proscrite